{BnF Gallica

La Dépêche coloniale illustrée

Source gallica.bnf.fr / CIRAD

BnF Gallica

La Dépêche coloniale illustrée. 1910/01/15.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter **utilisationcommerciale@bnf.fr**.

LA DÉPÊCHE COLONIALE ILLUSTRÉE

1910

Source gallica.bnf.fr / CIRAD

15 Janvier 1910 — Dixième année. — N° 1. Bi-Mensuel Prix du Numéro : 0 fr. 75

La Dépêche Coloniale Illustrée

Directeur : J.-Paul Trouillet

L'Histoire de l'Aïr

ET

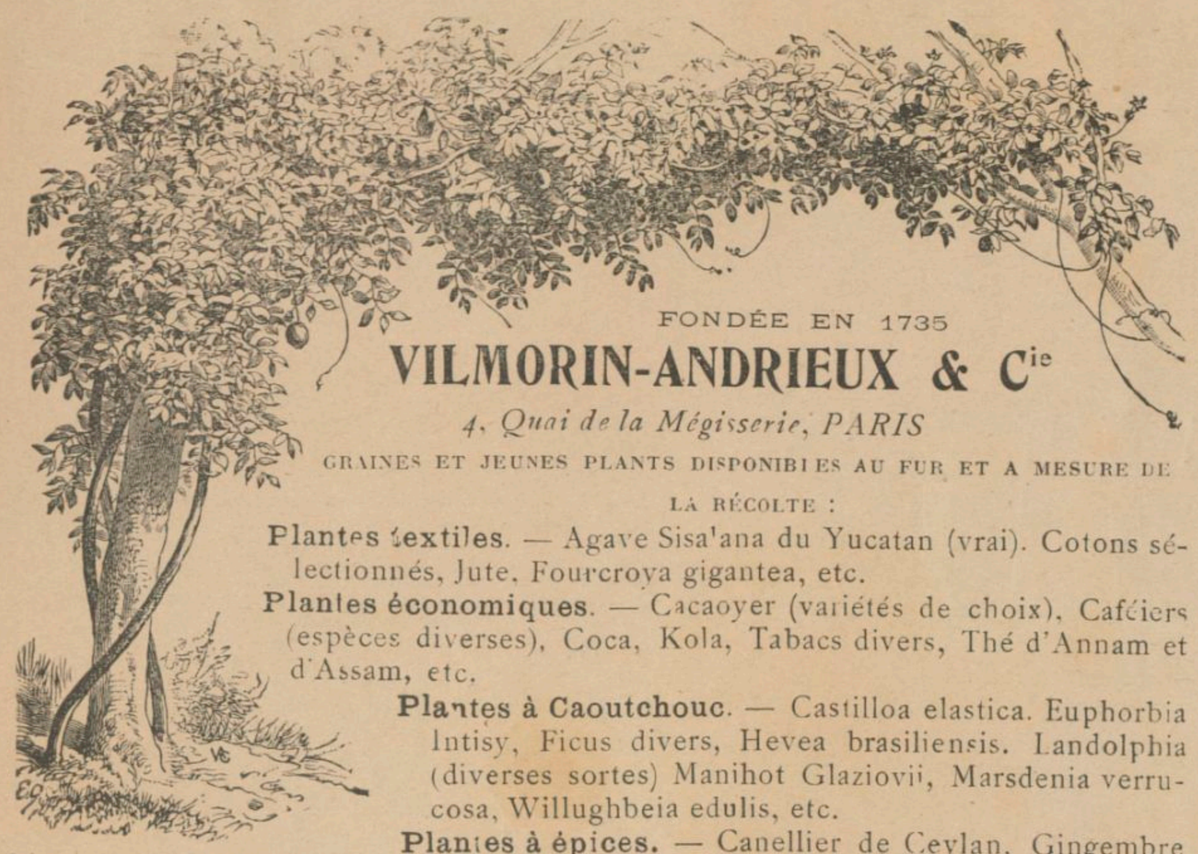
L'OCCUPATION FRANÇAISE

Rédaction et Administration : 19, Rue Saint-Georges, Paris (IXe)

ABONNEMENTS : France... Un an 18 fr. — Colonies... Un an 22 fr. — Etranger... Un an 25 fr.

Vente du Numéro dans nos Bureaux, Kiosques, Dépôts. -- France : 0.75. -- Par poste : 1 franc

Étranger : 1 franc. -- Par poste : 1 fr. 25.



FONDÉE EN 1735

VILMORIN-ANDRIEUX & Cie

4, Quai de la Mégisserie, PARIS

GRAINES ET JEUNES PLANTS DISPONIBLES AU FUR ET A MESURE DE LA RÉCOLTE :

Plantes textiles. — Agave Sisalana du Yucatan (vrai). Cotons sélectionnés, Jute, Fourcroya gigantea, etc.

Plantes économiques. — Cacaoyer (variétés de choix), Caféiers (espèces diverses), Coca, Kola, Tabacs divers, Thé d'Annam et d'Assam, etc.

Plantes à Caoutchouc. — Castilloa elastica. Euphorbia Intisy, Ficus divers, Hevea brasiliensis. Landolphia (diverses sortes) Manihot Glaziovii, Marsdenia verrucosa, Willughbeia edulis, etc.

Plantes à épices. — Canellier de Ceylan, Gingembre des Antilles, Giroflier, Muscadier, Poivrier, Vanilles du Mexique et de Bourbon (boutures), etc.

Liane à Caoutchouc (Landolphia Florida)

Graines de plantes médicinales, à gomme, à huile, à essence, à tanin, etc. etc.

Emballage spécial. — Nous croyons devoir appeler l'attention de notre clientèle d'outre-mer sur l'avantage qu'ils trouveront à employer nos caisses vitrées (caisses Ward) pour l'expédition des jeunes plants ou des graines en stratification.

GRAINES AGRICOLES ET INDUSTRIELLES

Graines d'Arbres et d'Arbustes pour pays tempérés et tropicaux.

Assortiments de Graines potagères, Fleurs, etc., appropriés aux différents climats.

Catalogue spécial pour les colonies franco sur demande.

CORRESPONDANCE EN TOUTES LANGUES

Exposition Universelle de LYON 1894 HORS CONCOURS MEMBRE du JURY

SOCIÉTÉ NOUVELLE DES

RAFFINERIES DE SUCRE DE St LOUIS

SOCIÉTÉ ANONYME CAPITAL SIX MILLIONS

Exposition de HANOÏ (Tonkin) 190 RAPPELS de GRANDS PRIX

Exposition Internle de LIÈGE 1905 GRAND PRIX

EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1900 DEUX GRANDS PRIX

Expon Internle de SAINT-LOUIS (ÉTATS GRAND PRIX

MARSEILLE

LE CARBONE

Société Anonyme au Capital de 1.400.000 fr.

EXPOSITION 1900 *Hors Concours, Membre du Jury*

SAINT-LOUIS 1904 : *Grand Prix*

LIÉGE 1905 : *Grand Prix*

SPÉCIALITÉ DE PILES AU PEROXYDE DE MANGANÈSE

et au Chlorhydrate d'Ammoniaque pour Télégraphie et Téléphonie

FOURNISSEURS DES MINISTÈRES ET DES GRANDES COMPAGNIES DE CHEMINS DE FER

Types Spéciaux de Piles pour les Colonies

BALAIS EN CHARBON POUR MACHINES ÉLECTRIQUES

Plaques en Charbon pour Électro-Chimie et Électro-Métallurgie

Adresser la Correspondance, 12 et 33, rue de Lorraine, à LEVALLOIS-PERRET (Seine)

MILKA
VELMA
NOISETTINE

Suchard

LES DÉLICIEUX CHOCOLATS POUR CROQUER.

ÉCOLE SPÉCIALE D'ARCHITECTURE

254, boul. Raspail, PARIS (XIVe)

FONDÉE EN 1865. — RECONNUE D'UTILITÉ PUBLIQUE EN 1870

Directeur : M. Gaston TRÉLAT, ✻.

HAUT ENSEIGNEMENT PROFESSIONNEL. — DURÉE DES ÉTUDES : 3 ANS

Concours de sortie : Diplôme de l'École et Certificat d'Hygiéniste

Cours préparatoire. — Envoi gratuit des programmes

PHOTOGRAPHIE DES COULEURS

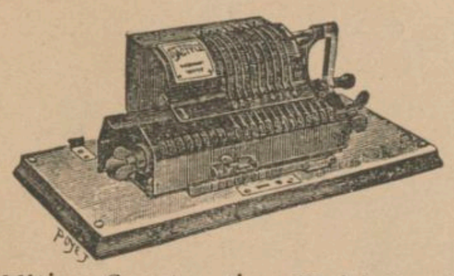
PLAQUES **L'OMNICOLORE**

Société **JOUGLA**

45, Rue de Rivoli. 45 — PARIS

Machine à Calculer

DACTYLE



Addition, Soustraction, Multiplication Division, Racine carrée

RAPIDITÉ EXTRAORDINAIRE
EXACTITUDE RIGOUREUSE

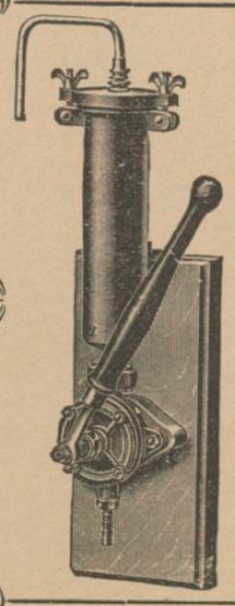
46, Boulevard Haussmann, PARIS

Tél. 223.71

Catalogue franco sur demande

Même Adresse : MACHINE A ÉCRIRE DACTYLE

Allez-vous à Paris ? Descendez HOTEL JEANNE-D'ARC 59 et 61, rue Vaneau, tout confort mod. (Voir quotid. lundis et jeudis).



SI VOUS PARTEZ AUX COLONIES

Achetez le meilleur Filtre du monde

Le Filtre Berkefeld

Grand débit — Sécurité absolue

DEMANDER CATALOGUE SPÉCIAL

Cie Françse du FILTRE BERKEFELD

53, Rue Vivienne — PARIS (2e)

TÉLÉPHONE 111-17

Adresse Télégraphique : BERKEFELD — PARIS

FILTRE GOUTTE A GOUTTE EN GRÈS FIN DÉCORÉ TRÈS PRATIQUE

LA GAULOISE

LIQUEUR HYGIÉNIQUE

MÉDAILLES D'OR Expns Univles PARIS 1889 ET LYON 1894

DIPLÔME D'HONNEUR Expn Universelle AMSTERDAM 1895

MEMBRE DES COMITÉS D'ADMISSION & D'INSTALLATION de l'Expn Univle de 1900

HORS-CONCOURS (MEMBRE DU JURY) Expn Int BORDEAUX 1882 & 1895

HORS CONCOURS Membre du Jury Expn Internatle BRUXELLES

HORS CONCOURS MEMBRE DU JURY Expn Univle de 1900

REQUIER FRÈRES, *PÉRIGUEUX*

Hors Concours, Membre du Jury

Exposition Universelle, Paris, 190

HERNIEUX, PORTEZ LE ***BANDAGE BARRÈRE :*** C'EST ***LE MEILLEUR*** BROCHURE GRATIS 3, Boulevard du Palais, PARIS

La Dépêche Coloniale

ILLUSTRÉE

15 Janvier 1910 (10e Année, N° 1).
Adresse télégraphique : Deponiale-Paris.
Code français : AZ

Directeur : J.-Paul TROUILLET

Bureaux :
19, Rue Saint-Georges, Paris
Téléphone : 157-47

L'HISTOIRE DE L'AÏR

et l'Occupation Française

Positions Géographiques de l'Aïr.

A peu près à égale distance de Niamey sur le Niger et de N'Guigmi sur la rive N.-O. du Tchad se trouve le poste de Tessaoua ; à 350 kilomètres en ligne droite au nord de ce poste s'élève la ville d'Aghadès, capitale de l'Aïr ou Asben (Aïr en tamaschek, Asben en haoussa).

L'Aïr n'a pas de limites bien définies ; nous désignons sous ce nom la région montagneuse qui s'étend d'Aghadès au sud jusqu'au massif du Taghazi au nord d'Hérouane sur une longueur d'environ 300 kilomètres, et sur une largeur de 200 kilomètres de la plaine de Talak à celle de Beurkon.

Aucune rivière ne coule dans ces régions, mais dans les koris (lits de torrent) qui descendent des hauteurs, on trouve de l'eau à peu de profondeur. En hiver, les bons pâturages abondent ; en été, les herbages desséchés n'offrent plus qu'une nourriture précaire aux animaux ; aussi, la plupart des troupeaux émigrent-ils vers le sud, dans les plaines du Tegama et du Damerghou.

L'ensemble des tribus qui occupent la région dont nous venons d'esquisser les limites porte le nom de Kel-Aïr ; elles sont d'origine berbère. Les montagnes de l'Asben leur ont offert de tout temps une retraite inviolable ; aussi, les Kel-Aïr ont-ils toujours été les plus redoutables brigands du désert.

LIEUTENANT DARIO

Origine des Berbères.

On a voulu voir dans les Berbères les descendants des envahisseurs de race aryenne qui, par le détroit de Gibraltar, pénétrèrent dans l'Afrique du Nord et occupèrent ce que nous nommons aujourd'hui le Maroc, l'Algérie, la Tunisie et la Tripolitaine, à une époque indéterminée mais antérieure au XVIe siècle avant notre ère. Cela n'est exact qu'en partie.

Le nord de l'Afrique, avant la venue des Aryens, était occupé par une race autochtone ou, plus exactement, deux races autochtones : une race brune saharienne différente de la race noire, formant l'intermédiaire entre cette dernière, et la race blanche, et dont les descendants directs paraissent être les populations du Fezzan, du Souf, des oasis d'Ouargla, de Temacine et de Touggourt et du Sous marocain, et une race brune européenne au teint plus clair. Ces deux races autochtones forment le véritable fond de la race berbère. La puissante migration aryenne dont nous avons parlé a modifié profondément une grande partie de la race berbère ; elle a créé toute une population qui, par ses traits physiologiques, ses aptitudes, ses instincts et ses mœurs se sépare très nettement des éléments autochtones.

Quant à la langue berbère elle rappelle l'idiome libyen à en juger par les quelques débris de cet idiome que nous a légués l'antiquité, et neuf caractères libyens relevés sur les monuments libyens de l'époque punique se retrouvent dans l'alphabet berbère de l'Ahaggar.

Les invasions qui suivirent la grande migration aryenne ne modifièrent pas la race berbère.

Une invasion ibère, presque contemporaine de la migration aryenne fut absorbée par la race libyenne.

(Le nom de Libyen était donné par les Grecs aux peuplades blanches de l'Afrique du Nord.)

Les Hellènes, les Phéniciens, les Romains, les Vandales qui, successivement, dominèrent dans l'Afrique du Nord ne se mêlèrent point à la population primitive.

Les envahisseurs arabes qui vinrent ensuite vainquirent les Berbères, leur imposèrent leur religion ; mais les deux races ne se pénétrèrent pas, et aujourd'hui encore elles vivent nettement séparées l'une de l'autre.

Arrivée des Kel-Aïr en Asben.

Vers quelle époque les Berbères qui occupent actuellement l'Asben arrivèrent-ils dans cette contrée ?

Il est difficile, pour le moment encore, de répondre à cette question.

Ce que nous savons, c'est qu'en 807 de l'hégire (1405 environ de l'ère chrétienne), au moment où le sultan Ihounès arrivait en Asben, une grande partie des Kel-Aïr s'y trouvait déjà.

S'il faut en croire les légendes et les quelques écrits que les marabouts nous ont montrés, ces premières tribus se répandirent dans le pays qui est aujourd'hui le leur longtemps avant le sultan Ihounès. Elles venaient d'Aoujila, oasis de la Cyrénaïque, célèbre dans l'antiquité comme centre berbère, fuyant probablement devant l'invasion arabe.

Deux grandes migrations parties successivement d'Aoujila abordèrent l'Asben.

La première, celle des tribus qui descendent des trois filles de Bacha : Alrhamata, Moulrha et Fatera ; la seconde, celle des tribus issues des six filles de Tassoukadji ou Tiougouss.

DOCTEUR DUCELLIER

Notons, en passant, que la loi berbère veut que l'Asbenoua (noble d'Asben) qui se marie, entre dans la tribu de sa femme au lieu d'introduire sa femme dans sa tribu. Le fils d'un Asbenoua, ou la fille, est donc, non de la tribu du père, mais de celle de la mère. Ceci explique pourquoi toutes les tribus font remonter leur origine à une femme.

Donc, les tribus issues des trois filles de Bacha arrivèrent les premières en Asben.

De ces tribus, au nombre de huit, les plus importantes étaient : la tribu des Igdalen, grande et riche tribu maraboutique dont les nombreuses sous-tribus occupent aujourd'hui le sud-ouest du cercle d'Aghadès et le nord-est du cercle de Tahoua ; celle des Immakitau, dont le chef, qui porte le titre d'amouki, est un des grands dignitaires des Kel-Aïr ; celle des Itesschen, la grande tribu noble des Kel-Gress.

Cette première migration trouva l'Aïr habitée non par des noirs, mais par des hommes au teint clair, des « Zazahé », peut-être des descendants des Berbères primitifs de cette race brune que l'invasion aryenne rencontra dans le nord de l'Afrique.

La lutte commença aussitôt entre les nouveaux venus et les Zazahé pour la possession

du sol. La deuxième migration, celle des tribus issues des six filles de Tassoukadji, vint renforcer la première ; elle comprenait six tribus, connues aujourd'hui sous le nom de Keloui, nom qu'elles ne portaient pas alors, et qui leur fut donné plus tard, nous verrons dans quelle circonstance.

Ce nouveau flot d'envahisseurs permit aux premières tribus venues d'Aoujila de soumettre une partie des hommes au teint clair et de chasser les autres de l'Asben, ces derniers sont aujourd'hui les Gauberaoua et Katsenaoua appelés ainsi du nom des régions qu'ils occupèrent par la suite et où ils vivent encore de nos jours : le Gauber et le Katsena. Ces Gauberaoua et Katsenaoua ont, maintenant, le teint noir par suite, disent les Touareg, de leurs unions avec des captives.

Avec les Keloui pénétrèrent en Asben les Ikaskazan, les « hommes rassemblés » qui, eux, ne venaient pas d'Aoujila, mais du massif du Hoggar ; ils formaient six tribus sous le commandement du chef de l'une d'elles, l'Agoalla des Kel-Tamat. Aujourd'hui encore, ces tribus reconnaissent l'autorité du chef des Kel-Tamat bien qu'elles obéissent au chef suprême des Keloui. Remarquons que, comme toutes les tribus qui se disent venues du Hoggar, les Ikaskazan ont conservé les traditions très pures et ont le teint plus clair que les Keloui.

Lorsque les premiers habitants de l'Asben furent soumis ou chassés, la guerre éclata entre les tribus conquérantes pour la possession du sol. Les luttes entre les tribus de la première migration et les tribus de la seconde furent acharnées, elles n'eurent pour résultat que de ruiner et décimer la population. Les chefs des Itesschen et ceux des Keloui comprirent que cet état de choses ne pouvait durer, et comme ils étaient musulmans, ils estimèrent que le meilleur moyen de rétablir une paix définitive était d'aller demander au sultan de Stamboul un de ses fils pour les commander.

Une députation partit donc, composée d'Itesschen et de Keloui, mais les seconds renoncèrent bientôt à ce long voyage et, seule, la députation Itesschen parvint à Stamboul. Le sultan les accueillit avec de grands égards et demanda successivement à chacune de ses femmes blanches un de leurs fils pour aller commander en Aïr, mais aucune mère ne consentit à laisser partir son enfant si loin. Le sultan confia alors aux Itesschen un de ses fils issu d'une captive noire et ce jeune homme, qui portait le nom de Ihounès, prit avec une suite nombreuse la route de l'Aïr. Cela est la légende.

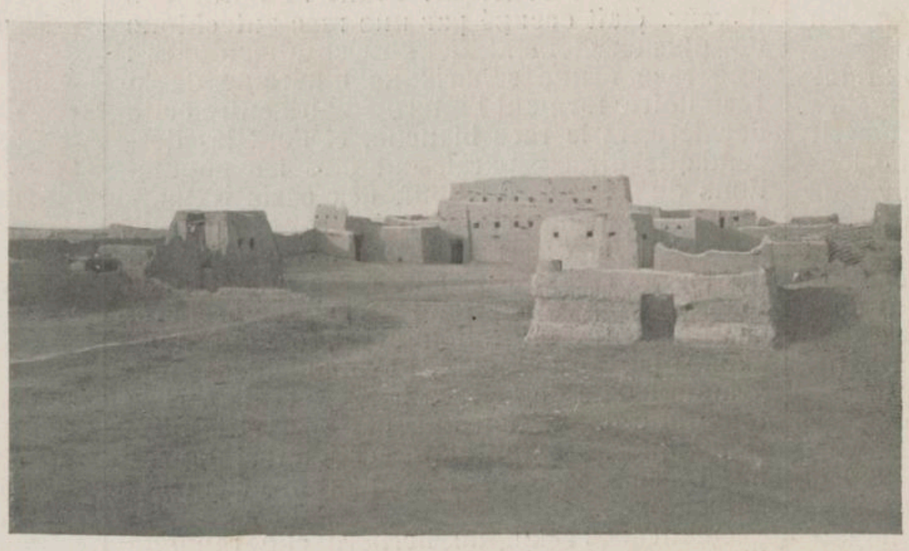
Les chroniques ne nous parlent point du voyage à Stamboul, elles nous disent seulement que les tribus d'Asben décidèrent de prendre un sultan, qu'elles le trouvèrent dans une ville du nom de Safta (ou Seftène) et l'installèrent d'abord à Tadliz puis à Tinchamane (Aghadès) en l'an 807 de l'hégire, c'est-à-dire en 1405 de notre ère.

Ce ne fut que 48 ans après, en l'an 1453, que les Turcs s'emparèrent de Constantinople, ce ne peut donc pas être à Stamboul que les Itesschen allèrent chercher leur premier sultan, peut-être le trouvèrent-ils dans un grand centre musulman, en dehors de l'Aïr. Quoi qu'il en soit, le sultan fut ramené par les Itesschen en Asben et ce sont les chefs actuels des tribus qui sont allés le chercher qui, aujourd'hui encore, choisissent son successeur dans la famille des Chériffa que fonda le sultan Ihounès.

Lorsqu'il arriva près d'Iférouane, Ihounès vit venir à lui deux jeunes filles de la tribu des Kel-Ferouan, accompagnées d'une captive. C'étaient la belle Ibouzakil (ou Ipoubahil qui rappelle le nom d'Isabelle) et sa sœur ; elles lui demandèrent pour leur tribu et celle des Kel-Fadeye l'autorisation de l'accompagner, car si les tribus de l'Aïr luttaient sans cesse entre elles, elles se trouvaient toujours unies pour interdire l'accès de leur pays à de nouveaux venus.

Ihounès agréa avec empressement cette demande, et c'est ainsi que les Kel-Férouan, venus du Hoggar, pénétrèrent avec les Kel-Fadeye en Aïr.

Le sultan les installa à l'ouest d'Aghadès au puits qui porte aujourd'hui encore leur nom. Les Kel-Férouan ne restèrent pas longtemps fidèles au sultan, mais le protégèrent cependant en maintes occasions. L'arrivée de Ihounès jeta la terreur en Asben, les tribus se réfugièrent dans les montagnes ; seules, deux vieilles femmes de la tribu des Kel-Tafidet, n'abandonnèrent pas leur village. Lorsque le sultan y arriva, elles lui offrirent une case et un lit, depuis la tradition veut que l'Agoalla des Kel-Tafidet, leur descendant, ait le privilège de conduire au tara (lit) qui lui sert de trône le sultan nouvellement élu. Cependant les tribus rassemblées dans la montagne envoyèrent à Ihounès une députation de trois chefs, celui qui les conduisait était l'Auastafidet, simple chef de tribu ; il était accompagné de l'Agoalla des Kel-Tadek et de l'Amazegzel, chef de la tribu des Amazegzel. Ces trois chefs remirent un bœuf en cadeau à Ihounès qui les reçut si bien que les deux derniers se déclarèrent prêts à le suivre ; quant à l'Anastafidet, le sultan lui remit le turban vert, insigne de commandement et le nomma chef du peuple qui a offert un bœuf : les Kel-Eoui (Eoui : bœuf).



VILLE D'AGHADÈS

Histoire des sultans de l'Aïr.

L'arrivée du sultan Ihounès ne mit pas fin aux rivalités des tribus ; au contraire, ses descendants luttèrent entre eux soutenus par certaines tribus pour s'emparer du pouvoir et 50 ans après l'arrivée de Ihounès sa descendance directe était détrônée (857 de l'hégire, 1453 de J.-C.). Nous n'avons pas de détails sur les événements qui se passèrent sous les premiers sultans. Les chroniques se contentent d'énumérer simplement ces sultans, et l'un des faits les plus importants, la prise d'Aghadès par Askia le Grand, roi de l'empire Songhoï, sous le sultan Mohammed el Adel (ou Odal) n'est mentionnée que par cette simple phrase :

« Mohammed el Adel, fils de Falamalet, prit le pouvoir en 908 de l'hégire et le garda jusqu'au jour des malheurs causés par Askia en 922 de l'hégire. » (1516 de J.-C.)

A vrai dire l'influence des sultans fut nulle. Les Touareg continuèrent à se battre entre eux comme par le passé sans s'inquiéter du descendant de Mahomet qui vivait à Aghadès.

Le premier grand sultan dont les chroniques relatent les faits, fut Mohammed el Mebarck qui régna de 1064-1098 de l'hégire (1654-1687 de J.-C.).

Ce fut sous son règne que Mohammed Akeb, son fils aîné, partit avec plusieurs tribus parmi lesquelles les Illisaouen pour conquérir le pays d'Adar (ouest de Tahoua) en 1084 de l'hégire (1674). A la suite de cette conquête il créa le sultanat d'Adar.

En l'année 1090 de l'hégire (1679) Oum Fatma, général de Mohamed el Mebarck razzia complètement le Bornouh avec lequel son maître était en guerre. En 1094 de l'hégire (1683) les Keloui et les Itesschen qui luttaient entre eux dans les monts Taraouadji se décidèrent à conclure la paix sur l'instigation de Mohammed el Mebarck qui, en cette circonstance, joua le véritable rôle qui lui était dévolu, celui de médiateur entre les tribus des Kel-Aïr. Enfin, en 1096 H. (1685) ce fut comme protecteur des Kel-Aïr contre les gens de Zenfara qu'il intervint. Les Keloui, qui avaient attaqué les gens de Zenfara avaient perdu 700 des leurs et avaient été complètement battus. Mohammed envoya à leur secours son armée, commandée par Oum Fatma auquel se joignirent les Itesschen, Oum Fatma écrasa les gens de Zenfara. L'année suivante (en 1097) ce général dévasta complètement leur pays.

Mohammed el Mebarck ne survécut guère à son triomphe, il mourut de la peste à Aghadès 1098 H. (1687 J.-C.).

Mohammed Akeb, fils aîné de Mohammed el Mebarck et son successeur fut, lui aussi, un grand sultan.

Son frère, Salah, qui s'était rendu dans le Gauber en 1100 H. (1689) avait été pillé par les habitants de cette région. Mohammed Akeb leur fit alors une guerre acharnée qui se termina par le pillage complet du Gauber, les captifs furent envoyés jusque dans le Fezzan et le Touat.

Comme son père, il s'entremit entre Keloui et Itesschen qui se faisaient une guerre tellement acharnée qu'elle prit dans l'histoire le nom de guerre de la Famine, et leur fit signer la paix en 1108 H. (1697) aux monts Taraouadji.

Son influence s'étendit bien au delà des frontières de l'Aïr. En 1110 de l'hégire, le sultan du Fezzan, En Naceur, chassé de son pays, vint se réfugier à Aghadès. Mohammed Akeb le reçut magnifiquement, et lorsqu'il repartit pour reconquérir son royaume, il lui donna 50 guerriers keloui, qui, disent les chroniques, en valaient 500, avec le plus brave des chefs de guerre de la tribu, El Mohammed ben Aïcha. Ce dernier rétablit En Naceur dans ses Etats en 1112 H. (1701). Ces deux sultans élevèrent très haut le prestige du sultanat d'Aghadès mais, après eux, les désordres recommencèrent et l'Asben connut de nouveau les horreurs de la guerre civile. Le pouvoir des sultans alla en s'affaiblissant, leur autorité ne fut même plus suffisante pour grouper les tribus de l'Aïr afin de s'opposer aux incursions des peuplades voisines. Un seul sultan a laissé un nom, sinon glorieux, du moins respecté, Mohammed Ahmed, célèbre par sa bonté, qui fut surnommé le père des pauvres et des misérables ; sa bonté ne l'empêcha pas d'être détrôné deux fois, il est vrai que deux fois il fut rétabli sur le trône et qu'il mourut au pouvoir en 1181 H. (1768).

Il serait trop long de faire un récit détaillé des luttes qui désolèrent l'Asben, nous nous contentons de citer les événements principaux dans leur ordre chronologique.

En 1203 H. (1789), le sultan Mohammed el Adel fut défait par les Kelgress à Tegguidda et perdit le pouvoir.

En 1263 H. (1847), les Kelgress et les Ikaskazan se firent une guerre acharnée qui amena une grande misère à Aghadès et dans tout le pays d'Asben.

Deux ans après (1265), les Oulliminden razzièrent l'Asben et la caravane de sel des Kel-Aïr fut entièrement pillée à Bilma.

En 1271 H. (1855), les Kel-Aïr furent plus heureux, ils écrasèrent les Kelgress à Férika mais, en 1273, ils furent de nouveau pillés par les Senissen (Menimeni, Arabes du Kanem) et la famine désola l'Asben. Ces défaites successives déterminèrent un grand mouvement nationaliste, les luttes entre les tribus Kel-Aïr cessèrent et, sous le commandement

du Keloui El Hadj Boulchou, elles infligèrent, en 1290 H. (1873), une grande défaite aux Oulliminden à Anoumakara, mais ce général, en 1305 H. (1888), ne fut pas heureux dans son expédition contre le Kaouar. En 1314 H. (1897), le Kel-Aïr Moussa réunit à Ingall un grand nombre de tribus d'Asben parmi lesquelles les Kel-Férouan et en bataille rangée défit les Oulliminden au Kori d'Azourouane (sud-ouest d'Ingall) bien que ces derniers fussent beaucoup plus nombreux.

En 1315 H. (1898), les Français pénétrèrent pour la première fois dans la région de Zinder.

Appréciations générales sur l'Asben depuis l'arrivée du 1er sultan jusqu'à l'arrivée des Français.

Les chefs des principales tribus de l'Asben avaient établi un sultan à Aghadès au début du xve siècle pour ramener la paix dans l'Aïr. Malheureusemnt, par leur propre faute, ils n'atteignirent point le but qu'ils s'étaient proposé.

Les sultans, cependant, contribuèrent au développement d'Aghadès ; la conquête de cette ville par Askia le Grand, en 922 H., et son incorporation dans le grand empire songhoï, loin de nuire à sa prospérité, contribuèrent à Mohammed Akeb qu'Aghadès atteignit son très fréquentée, des villes importantes s'y développèrent comme Ingall à 100 kilomètres à l'ouest d'Aghadès. La population de ces deux centres est formée encore aujourd'hui d'un mélange de population, Songhoï, Haoussa et Berbère. Il est probable que ce fut sous les règnes des sultans Mohammed el Mebarck et Mohammed Akeb qu'Aghadès atteignit son apogée. Elle fut un des plus grands centres commerciaux de l'Afrique ; située sur la plus grande route caravanière qui fut jamais, celle de Tombouctou au Caire, elle dirigeait les marchandises sur le Niger, le Fezzan et le Sud. La population riche et prospère atteignait 50.000, peut-être 70.000 habitants.

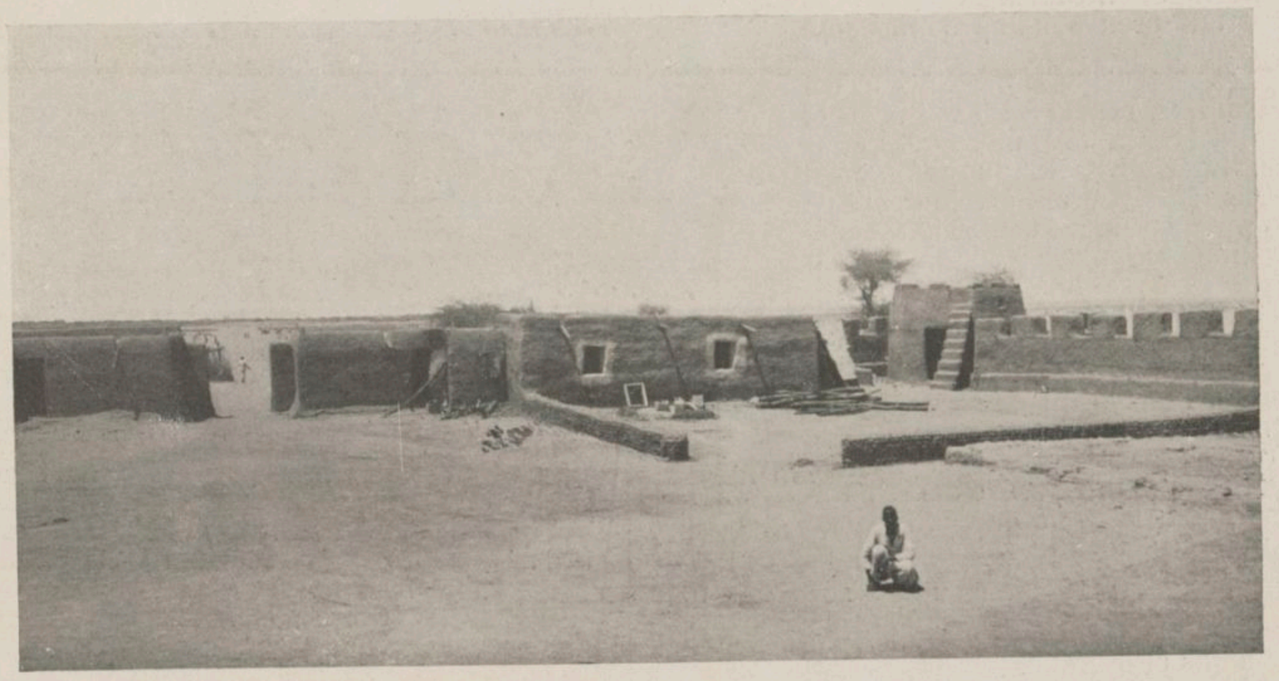
Les désordres qui troublèrent le pays après ces deux grands sultans portèrent un coup mortel à la prospérité de la ville qui décrut rapidement.

Barth qui la visita en 1854 n'y trouva plus que 7 à 8.000 habitants ; Foureau qui traversa l'Aïr en 1899 en compta moins de 5.000 ; enfin le recensement de 1907 n'en donna plus que 2.000.

Aujourd'hui Aghadès n'est plus qu'un point de passage des caravanes qui vont de Tripoli à Kano, elle n'est un marché que pour le sel que les caravanes rapportent de Bilma.

Premières missions françaises dans la région Niger-Tchad.

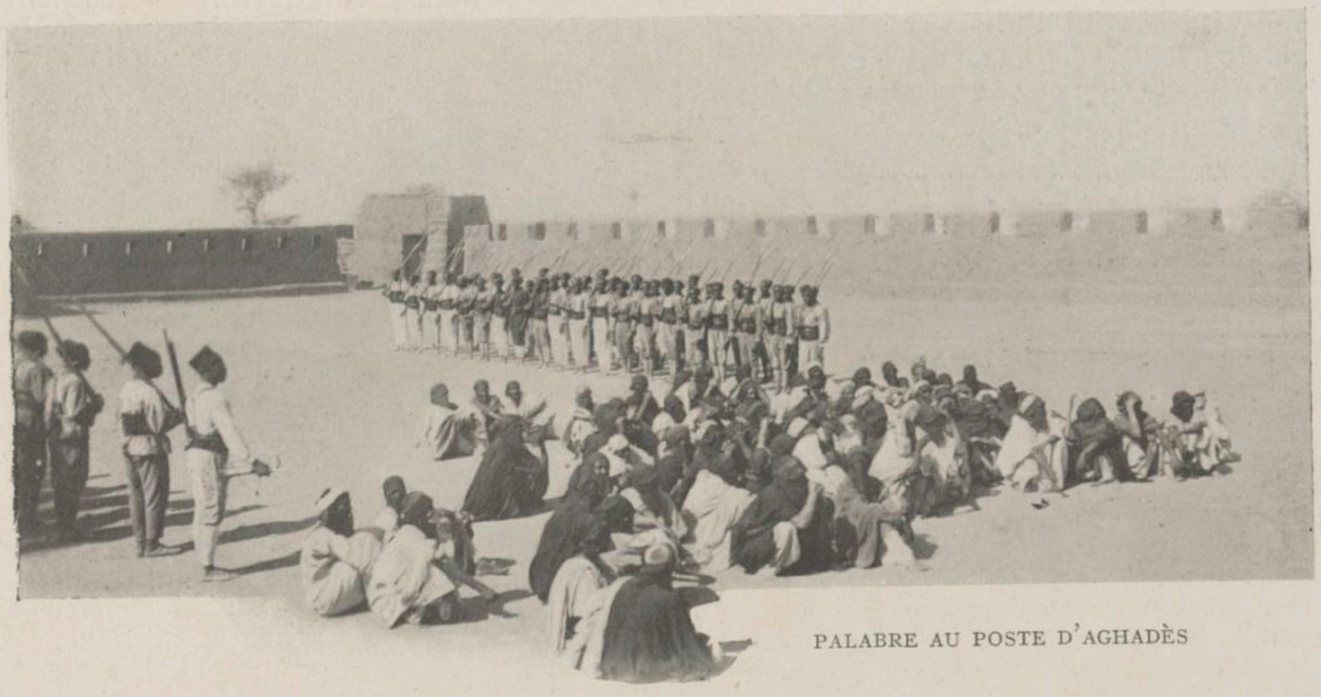
Nous ne parlerons ici ni de l'intéressante mission de Barth qui, en 1854, visita l'Aïr, ni de celle de Nachtigall, nous nous contenterons de dire quelques mots des premières missions françaises qui visitèrent ces régions entre le Niger et le Tchad. La première en date est celle du capitaine Casmajou. Cet officier, accompagné de l'interprète Olive, n'ayant qu'une faible escorte de tirailleurs, atteignit Zinder en 1898. Assassiné traîtreusement sur l'ordre du sultan, ainsi que l'interprète Olive, ses tirailleurs exigèrent que les corps de leurs chefs leur fussent rendus. Attaqués par toute l'armée du sultan, ils la repoussèrent victorieusement et ne se retirèrent dans la direction du Niger qu'après avoir enseveli leurs deux officiers.



INTÉRIEUR DU POSTE D'AGHADÈS

Voici, d'après une chronique qui nous a été remise par les marabouts d'Asben, le récit de cet événement :

« Puis les étrangers (les chrétiens) arrivèrent au pays de Zinder en toute sécurité, mais ils furent trompés par Ahmed, sultan de Zinder, qui tua leurs chefs par la ruse. Lorsque ces derniers furent morts, le sultan de Zinder envoya ses caïds et les gens de son royaume pour piller les biens des chrétiens ; mais une partie des troupes de ces derniers était restée sur place, et, lorsque les gens de Zinder s'approchèrent du camp, ils furent reçus à coups de fusil et s'enfuirent pour se réfugier dans leur forteresse de Zinder. Alors le sultan sortit en personne à la tête de nombreuses troupes qui entourèrent le camp des étrangers à l'est et à l'ouest, à droite et à gauche ; mais les étrangers les défirent et les repoussèrent sans qu'ils osassent se retourner. Ceci est un des miracles de la puissance de Dieu, car, comment se fait-il que 30 hommes aient pu en défaire des milliers ? Qu'Allah nous préserve d'événements semblables ! Cet affreux malheur s'est passé au mois de hidja de l'année 1315 » (du 23 avril au 21 mai 1898).



PALABRE AU POSTE D'AGHADÈS

Cet hommage rendu à la bravoure de nos tirailleurs sénégalais méritait d'être cité, il nous montre ce que nous pouvons attendre de pareils auxiliaires. Dans le courant des années 1898 et 1899 trois missions françaises s'étaient mises en route de points différents, elles devaient se rejoindre au Tchad :

La mission saharienne Foureau-Lamy ;

La mission soudanaise Voulet-Chanoine, qui devint ensuite la mission Pallier, puis la mission Joalland-Meynier ;

Enfin la mission du Chari dont le chef était le commissaire Gentil.

Est-il nécessaire de dire qu'alors que la première, admirablement organisée, avait tout ce qu'une mission peut désirer pour réussir, la seconde ne disposait que de moyens précaires.

Parti en 1898 de Ouargla, Foureau arrivait le 24 février 1899 à Hérouane, dans le nord de l'Asben, et, le 28 juillet seulement, à Aghadès. Il ne quitta définitivement ce point que le 17 octobre et atteignit le 3 novembre Zinder et le 21 janvier 1900 le Tchad. Dans l'Aïr, cette mission eut plusieurs engagements qu'elle repoussa toujours victorieusement.

La malheureuse mission Voulet-Chanoine partit du Niger dans les premiers mois de 1899 ; désorganisée par le drame de Tessaoua et la mort de ses chefs, elle fut réorganisée à Zinder et devint la mission Joalland-Meynier ; elle marcha en ligne droite de Zinder jusqu'au nord du Tchad et rejoignit la mission saharienne aux environs de Goulfeï près du Tchad.

On a jugé avec la plus grande sévérité le capitaine Voulet, chef de cette mission ; nous ne voulons pas excuser les fautes qu'il a commises, mais nous estimons que pour apprécier ses actes avec impartialité il faut tenir compte et des immenses difficultés qu'il rencontra et du manque de tout moyen pour les surmonter. Enfin, il faut nous souvenir des grands services rendus par le capitaine Voulet qui fut un des plus brillants officiers de la conquête africaine.

Occupation du 3e territoire militaire.

Un arrêté du mois de juillet 1900 créait le 3e territoire militaire : territoire Niger-Tchad et plaçait à sa tête le lieutenant-colonel Péroz. Dès les premiers mois de 1900 le capitaine Moll avec une compagnie, occupait le poste de Zinder créé en 1899 par le lieutenant Joalland et confié par lui au sergent Bouthet.

Le lieutenant Figeac occupait Tahoua. Enfin, un petit poste était établi à Dosso. Nous étions installés d'une façon trop sommaire dans une région trop vaste où nous n'avions pas encore imposé notre autorité. Les routes n'étaient pas sûres, les Kel-Gress pillaient sans cesse les convois ; ils avaient repoussé les propositions pacifiques du colonel Péroz et s'apprêtaient à nous attaquer. Le comman-

dant Gouraud, successeur du lieutenant-colonel Péroz, décida d'en finir avec eux. Le 13 avril 1901 il surprit, à Zanguébé, un parti Kel-Gress et le battit, cette défaite excita chez ces derniers le désir de se mesurer sérieusement à nous ; le 17 juin 1901, ayant rassemblé les meilleurs de leurs guerriers, ils fondirent à Galma sur le commandant Gouraud. Les 3.000 assaillants Kel-Gress, malgré leur courage, furent complètement décimés et, depuis cette époque, ces tribus ont accepté notre autorité et en toutes circonstances ont fait preuve d'une soumission absolue.

Les Keloui, commerçants et caravaniers, redoutant les pillages et ayant besoin de routes sûres pour se livrer en paix au commerce, nous témoignèrent dès le début de la sympathie ; la mission saharienne et la mission Joalland n'eurent qu'à se louer d'eux, aussi, lorsque nous fûmes installés à Zinder, intervînmes-nous en leur faveur. Moussa, chef des Imezoureg, les menaçant, le sergent Bouthet l'attaqua à Tanamari dans le Damerghou, le battit et le tua. Pour maintenir l'ordre dans le Damerghou, le poste de Guidjigaoua fut créé, il fut remplacé plus tard par celui de Djadjidouna mieux placé. Le capitaine Cauvin, qui le commanda, reconnut l'Alakos, le Koutous et le Kellé.

L'occupation de l'Aïr, repaire de pillards, eût dû suivre celle du Damerghou ; malheureusement, le commandement supérieur s'y opposa et n'accorda aux autorités militaires de Zinder que l'autorisation de faire accompagner jusqu'à Toureyet, à l'est d'Aghadès, les caravanes qui remontaient vers le nord. Cette mission incomba en 1902 au capitaine Cauvin.

En 1903 ce fut le lieutenant Plomion qui en fut chargé ; dans ses instructions il avait été spécifié qu'il ne devait pas se rendre jusqu'à Aghadès ; mais, au moment de quitter la caravane et de reprendre la route du sud, il fut averti qu'aussitôt après son départ la caravane serait attaquée. Etant données les circonstances il prit sur lui de pousser jusqu'à Aghadès où il fut admirablement reçu par les habitants.

Envoyé, par la suite, à Gouré, il créa un poste qui réunissait le Tchad à Zinder et qui reçut comme garnison le peloton de méharistes du Damerghou. On renonçait donc momentanément à la pénétration vers le nord. En 1904, le commandement du 3e territoire passait au lieutenant-colonel Aymerich ; le 1er janvier de cette même année, le capitaine Lefebvre prenait la direction du cercle de Zinder. Aucun des officiers qui ont servi dans la région de Zinder n'ignore que le capitaine Lefebvre, aujourd'hui chef de bataillon, fut un des officiers le plus au courant de toutes les questions qui ont trait à cette région ; pour lui et pour le lieutenant Icau qui servait sous ses ordres Gouré et Zinder avaient deux rôles bien différents à remplir.

Le rôle de Gouré consistait non seulement à lier Zinder au Tchad et à organiser la route jusqu'à N'Guigmi, mais encore à maintenir en respect et à poursuivre au besoin les Tebbous dont les incursions dans les régions soumises à notre autorité devenaient de plus en plus inquiétantes.

Zinder avait surtout pour rôle de développer notre influence dans l'Aïr.

Ces deux officiers étaient donc partisans de l'intervention dans le Nord. Le lieutenant-colonel Aymerich entra en partie dans leurs vues et Zinder reçut bientôt une section montée et une compagnie de milice.

Le capitaine Lefebvre proposa alors au commandement supérieur une reconnaissance pacifique de l'Aïr.

Au lieu de s'arrêter à Toureyet comme en 1902, cette reconnaissance devait accompagner jusqu'à Aouderas la caravane de 1904 et y rencontrer les chefs Keloui de l'Aïr qui y auraient été convoqués ; elle devait, en outre, étudier les environs d'Aghadès, visiter les campements Ikaskazan et Kel-Férouan, pousser jusqu'à Ingall à 100 kilomètres à l'ouest d'Aghadès où se tient le marché de sel de Tegguidda n'Técum et là devait se rencontrer avec la section montée du cercle de Tahoua.

POSTE D'AGHADÈS

Le colonel Aymerich accepta sans le modifier ce projet de reconnaissance. Osman Mikitan, sultan d'Aghadès, arrivait sur ces entrefaites à Zinder et déclarait au commandant du cercle ne plus vouloir séjourner dans sa capitale où les chefs de tribus lui rendaient la vie impossible et désirer aller vivre à Kouakouazo, dans le Sokoto anglais, si nous persistions à ne pas occuper Aghadès ; mais il s'offrait à conduire la caravane jusqu'à cette ville au cas où nous déciderions de nous y rendre.

LE SULTAN OSMAN, QUITTANT LE POSTE D'AGHADÈS

Cette démarche d'Osman Mikitan venait, en quelque sorte, démontrer l'absolue nécessité de notre intervention en Aïr. En même temps que ces événements se passaient, le général Perreaux, commandant supérieur des troupes de l'A. O. F., donnait des instructions au sujet de l'organisation des marches sahariennes et de l'action à exercer sur les Touareg.

Ce serait sortir de notre sujet que d'étudier en détail ces instructions ; nous allons nous contenter de les résumer très brièvement :

Elles prévoyaient l'organisation d'une ligne de secteurs de résistance (pour la région qui nous occupe, c'était le rectangle Zinder-Tessoua et le Tchad) détachant en avant des postes fortifiés installés dans les oasis, postes qui, non seulement compléteraient notre organisation défensive, mais permettraient l'entretien dans d'excellentes conditions des mehara nécessaires à l'organisation d'une infanterie montée pour surveiller le désert. Pour le commandement de ces confins militaires on emploierait le bureau arabe, tel que l'avait conçu le général Bugeaud, c'est-à-dire composé d'un officier guidant et conseillant les chefs indigènes et de quelques sous-officiers.

En arrière les troupes régulières des confins.

En avant des reconnaissances fréquentes ne marchant que munies de renseignements sûrs.

C'était, comme on peut le voir, la consécration du plan de pénétration vers le nord.

Le commandant du territoire conservait toute la liberté nécessaire pour l'organisation de cette pénétration.

Pour l'Aïr l'œuvre à accomplir devait être pacifique, elle devait consister surtout à utiliser l'organisation féodale de l'oasis et à renforcer par notre appui moral et au besoin matériel l'autorité des chefs légitimes des Touareg. Conçue ainsi, elle pouvait s'accomplir avec 60 à 80 fusils.

La reconnaissance chargée de visiter l'Aïr partit donc de Djadjidouna, au nord-est du Damerghou, le 26 août 1904, sous le commandement du lieutenant Jean. Elle était à l'effectif de 70 tirailleurs ; sa durée ne devait pas excéder quarante-cinq jours.

La caravane qui comptait 10.000 chameaux était également rassemblée à Djadjidouna. Toutes les tribus soumises avaient envoyé des représentants et les deux grands chefs de l'Aïr, le sultan d'Aghadès, Osman Mikitan et l'Anastafidet Yato, chef suprême des Kel-Oui, s'y trouvaient en personne. Tous allaient prendre avec le lieutenant Jean la route du nord.

Les dernières instructions données à cet officier précisaient les points importants du rôle de la mission :

Accompagner la caravane jusqu'à Aoudéras.

Etudier la situation politique de l'Aïr ainsi que l'emplacement, la construction et le ravitaillement d'un poste à Aghadès.

Première occupation de l'Aïr.

La reconnaissance partie le 26 août atteignait le 5 septembre 1904 Ichalgaouen avec la caravane, la tranquillité régnant dans la région, cette dernière continua seule sa route sur Aoudéras tandis que le lieutenant Jean prenait le chemin d'Aghadès où il arrivait le 12 septembre. Il y fut très bien reçu, même par le tambari Aghali, chef des irréductibles Kel-Férouan qui vint lui rendre hommage. Cependant les tribus dissidentes s'agitaient et leurs chefs proféraient des menaces contre nous. De sages négociations dans lesquelles se distingua le serki Yato, anastafidet des Keloui, amenèrent sinon des soumissions effectives, du moins une détente générale ; seul, Ouanagoda, tambari des Kel-Fadeye, et ses hommes gardèrent une attitude menaçante.

Le 21 septembre, le lieutenant Jean quittait

Aghadès pour rejoindre le capitaine Delestre qui venait d'Ingall ; la jonction eut lieu le 23 septembre et le capitaine remit au lieutenant un message du général commandant supérieur des troupes qui autorisait l'occupation d'Aghadès. C'était la conséquence logique des principes émis par le général Perreaux dans ses instructions.

Au mois de décembre, le colonel commandant le territoire montait à Aghadès avec le capitaine Lefebvre, commandant le cercle de Zinder et procédait à l'installation définitive du lieutenant Jean.

Le secteur d'Aghadès était créé. Le lieutenant Jean avait commencé à nouer des relations avec In-Salah d'une part, Bilma de l'autre, il se proposait même d'aller visiter cette dernière oasis, terre vassale de l'Aïr ; mais en 1905, en même temps que l'occupation de Bilma était remise à l'année suivante, l'évacuation d'Aghadès était prescrite. Toutefois, avant de partir, le lieutenant Jean demanda et obtint l'autorisation de marcher contre les Kel-Fadeye, dont les pillages n'avaient fait que devenir plus nombreux. En avril-mai, il les défit complètement dans quatre rencontres, à Aniokkan, Tsimoumoun, Marandet et Azélick, et leur enleva tous leurs troupeaux.

Le 31 mai 1905, Aghadès était évacué et le détachement qui y tenait garnison arriva le 15 juin à Zinder.

Est-il besoin de dire que ce départ fut interprété comme une reculade ; les conséquences ne tardèrent pas à se faire sentir : le 1er juin Ingall fut pillé, et le 3 du même mois, Teguidda N'Técum.

Reconnaissance de l'Aïr.

En cette année 1905, le territoire militaire fut réorganisé. La région de Zinder fut créée, elle comprit les cercles de Zinder, Gouré et Tahoua ; elle eut pour premier chef le commandant Gadel.

Le commandant Gadel prit en main la politique nomade. Il était de toute nécessité d'effacer la mauvaise impression qu'avait produite l'évacuation d'Aghadès ; aussi le lieutenant-colonel Lamolle, qui avait succédé au lieutenant-colonel Aymerich à la tête du territoire militaire, prescrivit-il une reconnaissance pacifique en Aïr, afin d'amener à nous, par la douceur, les chefs dissidents qui n'avaient pas encore fait leur soumission.

Le commandant Gadel, accompagné du capitaine Lefebvre et du lieutenant Théral, se mit en route le 27 août 1905, moins de trois mois après le retour du lieutenant Jean, et parcourut tout l'Aïr. Il fit venir à lui Ouanagoda, chef des Kel-Fadeye, qui n'avait pas oublié la dure leçon que lui avait infligée le lieutenant Jean ; Hammaté, chef des Kel-Rharous ; Rezi, un chef des Oulliminden ; le marabout El Hady Moussa, des Afiagarouel.

Le 2 octobre 1905, à la fête de la Sausani, à laquelle il assista, les chefs principaux de l'Asben vinrent à Aghadès, en particulier le sultan Osman Mikitan et l'anastafidet Yato, chef suprême des Kel-Oui.

Ce même mois, le commandant Gadel partait pour Hérouane, afin d'y rencontrer le capitaine Dinaux, commandant l'annexe d'In-Salah. Lorsqu'il y arriva, ce dernier était déjà reparti, mais il y avait laissé M. Chudeau, chargé d'une mission scientifique (1).

Au retour d'Hérouane, la reconnaissance du commandant Gadel se scinda en deux : tandis que lui-même continuait sa tournée parmi les nomades oulliminden du cercle de Tahoua, le capitaine Lefebvre et le lieutenant Théral, accompagnés de M. Chudeau, reprenaient, le 25 novembre, la route de Zinder. Cependant on allait faire mieux encore que des reconnaissances en Asben.

Au mois de juin 1906, le lieutenant Masse, comme commandant de secteur, le lieutenant Théral, comme commandant de la section montée, reprenaient la route d'Aghadès pour aller réoccuper le poste chef-lieu du secteur recréé.

Ils partirent avec l'ordre de n'entreprendre aucune opération, mais par des reconnaissances pacifiques d'entrer en contact avec les tribus et d'essayer d'attirer à nous les populations hésitantes : grâce à leur adresse et à leur activité, ils parvinrent à faire rentrer la presque totalité de l'impôt de 1906.

Au mois d'août 1906, ces deux officiers se rendirent à Hérouane où eut lieu la rencontre avec les méharistes sahariens que commandait le lieutenant Clor. Le capitaine Laforgue, commandant du cercle de Tahoua, les y rejoignit.

Enfin, au mois de septembre, la grande fête de la Sausani, dont le lieutenant-colonel Lamolle vint rehausser l'éclat par sa présence, réunissait à nouveau à Aghadès les principaux chefs de l'Asben.

DÉFILÉ DE LA SECTION MONTÉE D'AGHADÈS

Changements survenus en 1907 dans la région de Zinder. — Création du cercle d'Aghadès.

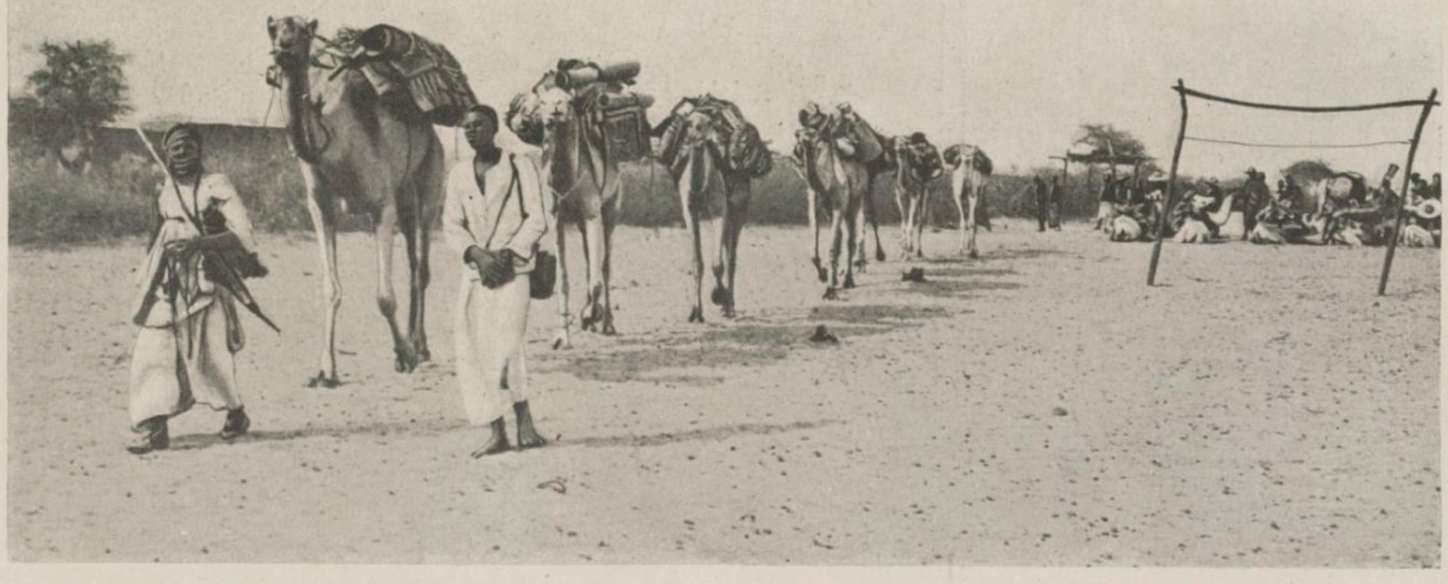
En 1907, la région de Zinder subit quelques modifications. Les deux secteurs d'Aghadès et de Bilma furent, le 1er janvier 1907, transformés en cercles. Puis le gouverneur du Haut-Sénégal et Niger se prononça pour la création d'une région des oasis qui devait être formée de ces deux cercles : on ignorait à Kayes que, bien que chaque année 40.000 chameaux quittassent l'Asben pour aller chercher du sel à Faschi et Bilma, la communication entre l'Aïr et ces deux oasis était on ne peut plus difficile. Lorsqu'on se fut rendu compte de l'impossibilité de constituer cette région des oasis, on décida, au lieu de couper en deux par un parallèle la région de Zinder, de la diviser par une ligne ayant la direction N.-S. Les cercles de Gouré et de Bilma formèrent la région de Bilma, à la tête de laquelle fut placé le commandant Mouret, tandis que le commandant Bétrix, successeur du commandant Gadel, gardait la région de Zinder qui ne comprenait plus que les cercles de Zinder, Aghadès et Tahoua.

Le commandant Bétrix monta en Asben, accompagné du capitaine Posth, qui venait prendre le commandement du cercle d'Aghadès, et du docteur Pauchoy. Ils y arrivèrent le 17 avril.

Le 24 avril, le tambari Aghali, des Kel-Ferouan, qui avait donné sa démission, fut remplacé par le tambari Mohama Kourma ; le 1er mai, Allouidas fut nommé tambari des Kel-Fadeye, à la place du tambari Ouanagoda.

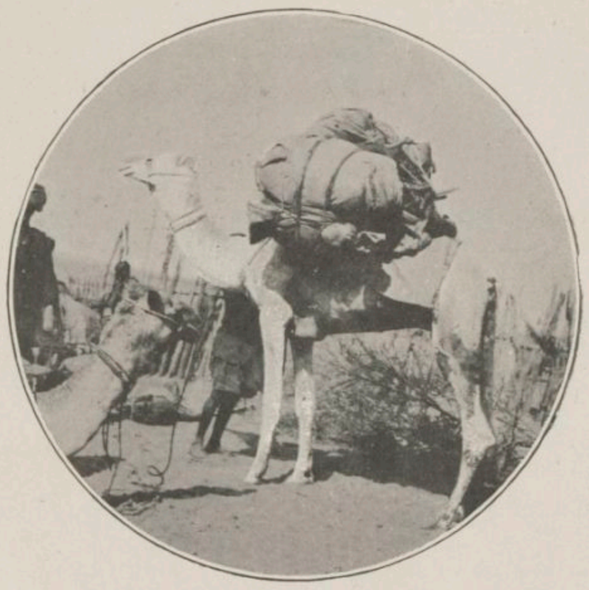
Le 10 mai, le poste Teguidda N'Técum était créé pour protéger contre les incursions des pillards, les populations laborieuses de ces salines. Enfin, Hammaté, chef des Kel-Rharous, le plus grand chef de rezzou de l'Asben venait faire à nouveau sa soumission.

On aurait pu espérer que les dissidents, Kel-Fadeye et Kel-Rharous en particulier, cesse-



LE DÉPART DES BAGAGES DE LA COLONNE

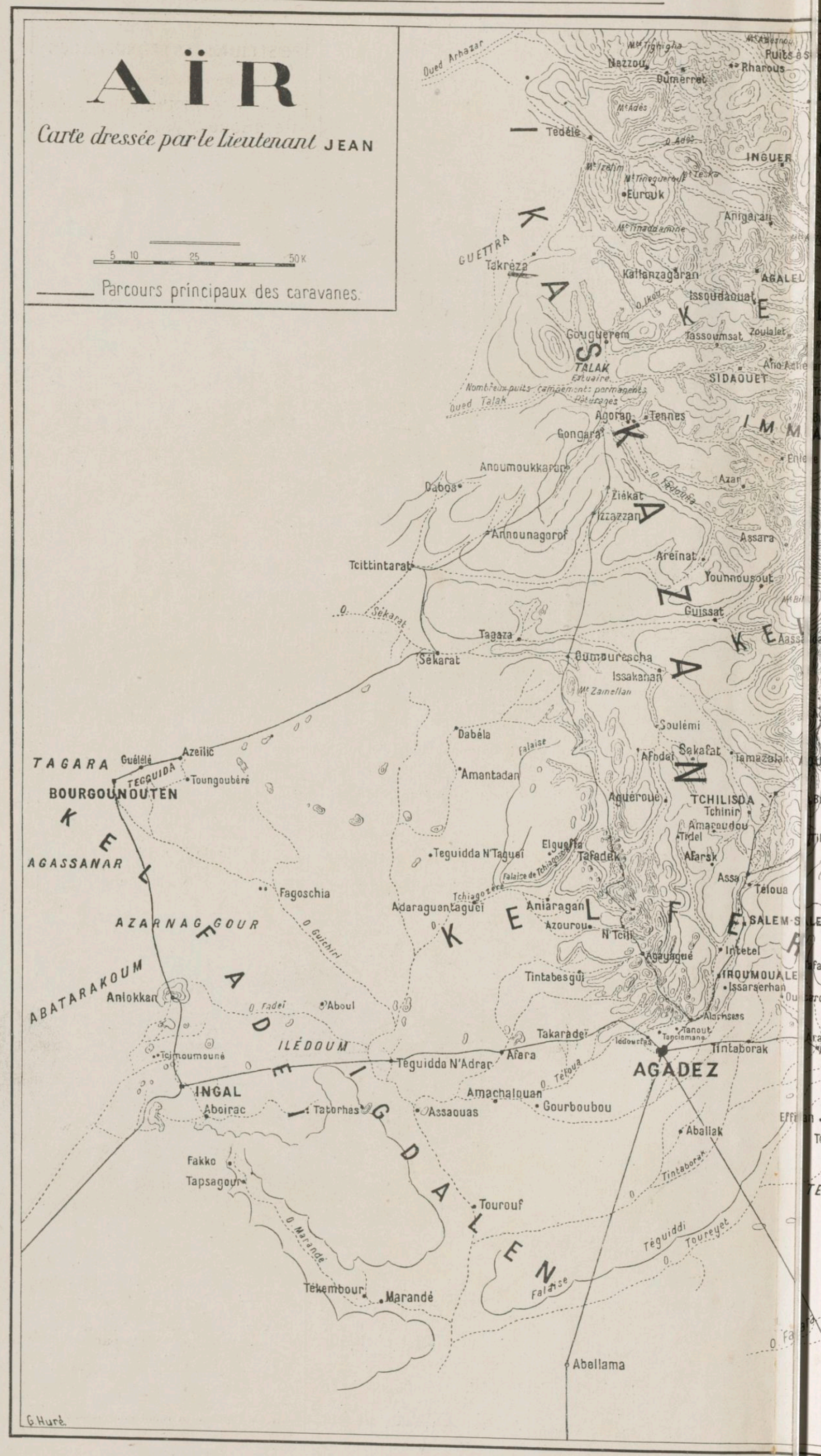
(1) M. Chudeau a réuni ses observations scientifiques dans un volume extrêmement intéressant : *Le Sahara soudanais*.



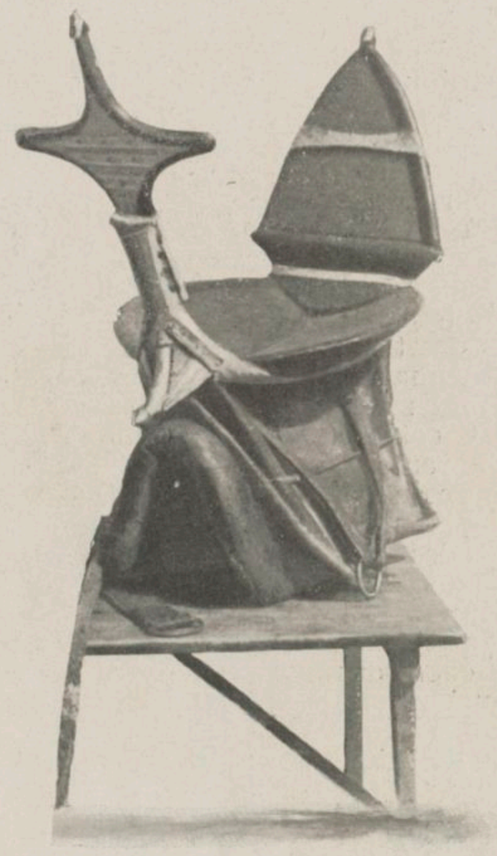
CHARGEMENT D'UN CHAMEAU

SELLE DE TARGUI

DÉPART POUR LES OASIS



TARGUI AU CAMP DES MÉHARISTES



SELLE DE TARGUI

DÉPART POUR LES OASIS

raient leurs vols et leurs pillages ; c'était trop présumer de leur vertu. Les rezzou recommencèrent bientôt et devinrent de plus en plus audacieux ; aussi, le 12 septembre, le jour de la Sausani, une colonne de police fut-elle décidée ; elle devait être exécutée par le capitaine Posth, commandant du cercle, et les tirailleurs d'Aghadès, tandis que le chef de bataillon Bétrix, commandant de la région, accompagné du lieutenant Théral, se rendrait d'Aghadès à Bilma.

Première jonction avec Bilma par le désert. Colonies de police en Asben.

Partis le 28 septembre d'Aghadès, le commandant Bétrix et le lieutenant Théral franchissaient en six jours, à raison de dix-sept heures de marche par jour, la distance qui sépare l'Asben de Faschi. En cet endroit, ils rencontrèrent le commandant Mouret et les officiers de la région de Bilma, venus de cette oasis. Ils revinrent ensuite à Aghadès par la même route.

Ce raid remarquable prouva aux Touareg que les Européens n'hésitaient pas à affronter les régions les plus désertiques et que nos tirailleurs sénagalais ne leur étaient pas inférieurs pour la résistance à la fatigue.

La colonne de police conduite par le commandant du cercle d'Aghadès, qui opéra en Asben, du 8 octobre au 17 novembre, s'empara des chefs dissidents : Ouanalla, chef des Hoggars ; Chefou, des Ikaskazan ; El Hady Moussa, marabout, chef des Affagarouel, et Isségou, des Kel-Rharous, frère d'Hammaté ; elle leur enleva, en outre, plus de 4.000 moutons et de 750 chameaux. Ne disposant plus, vers le commencement de novembre, que de 14 tirailleurs, elle ne put, malheureusement poursuivre le groupe ikaskazan d'Adember jusque dans son dernier repaire, les monts Taraouadji.

Cette mission fut réservée au lieutenant Théral qui, du 25 au 30 novembre, surprit par une marche d'une remarquable hardiesse les derniers rebelles dans ce repaire et les dispersa après plusieurs heures de combat.

Au cours de la colonne de police, eut lieu, le 30 octobre, à Hérouane, la rencontre des troupes du cercle d'Aghadès avec les méharistes sahariens commandés par le lieutenant Halphen, qu'accompagnait l'interprète Pozzo di Borgo. Les Kel-Fadeye furent atteints et dispersés à leur tour, du 21 décembre au 4 janvier 1908, par le lieutenant Théral. Les soumissions commencèrent à arriver à Aghadès, lorsque le 15 janvier le lieutenant Dario prit le commandement du cercle.

Modifications dans le territoire militaire du Niger en 1908.

La création de la région de Bilma porta à quatre le nombre des régions du territoire militaire. En 1908, la composition de ces régions fut modifiée, mais leur nombre resta le même, car, si celle de Bilma fut supprimée, celle de Gao fut créée.

Voici les modifications qu'elles subirent :

1° La région de Tombouctou fut diminuée du cercle de Gao ;

2° La région de Niamey perdit le cercle de Dounzou ;

3° Les cercles de Gao et de Dounzou formèrent la région de Gao ;

4° La région de Zinder fut diminuée du cercle de Tahoua qui passa à la région de Niamey ; par contre, elle s'accrut de toute la région de Bilma.

La région nouvellement créée de Gao eut pour objectif l'Adrar nigritien qu'il fallait visiter et où il était nécessaire d'asseoir définitivement notre autorité.

Cette partie de la nouvelle région est très importante ; elle est considérée en effet comme pays de passage de la grande route transsaharienne d'Algérie au Soudan, la route d'In-Salah à Gao.

Le véritable objectif de la région de Zinder est le Tibesti ; cependant on n'ose donner des ordres pour faire entrer ce pays dans notre sphère d'influence, et pourtant un jour il faudra s'y résoudre, car les Tebbous qui l'habitent sont des pillards redoutables qui viennent opérer des razzias jusque dans le Damerghou et l'Alakos.

LES FEMMES DE TIRAILLEURS SUIVENT LA COLONNE

Le cercle d'Aghadès en 1908.

Nous avons vu qu'à la suite des colonnes de police de 1907, les soumissions commencèrent à arriver à Aghadès. Le lieutenant Dario reçut, en janvier 1908, celles des derniers dissidents Kel-Fadeye et d'un groupe de Hoggars.

Cependant, un marabout très influent, El Hady Sliman, celui qui fut l'instigateur de toutes les attaques contre la mission Foureau-Lamy et qui, en 1907, avait excité à la désobéissance les tribus Kel-Rharous Hoggars et Ikaskazan, continuait ses sourdes menées. Les quelques groupes touareg qu'il ne cessait d'exciter à la révolte ne voulant pas se mesurer avec nos tirailleurs, se vengaient de nous sur les tribus qui nous étaient soumises en les pillant.

Le lieutenant Dario fit arrêter El Hady Sliman, tandis que le sultan d'Asben se faisait livrer par les dissidents 35 fusils à tir rapide et une trentaine de fusils à pierre.

Maintenant l'ordre règne en Aïr et le lieutenant Dario peut appliquer toute son activité à organiser des relations suivies avec In-Salah et Bilma.

Vers le nord c'est chose relativement facile. Les rencontres d'Hérouane en 1905, 1906 et 1907 ont frayé la route ; le 13 septembre 1908, jour de la Sausani, le lieutenant Sigouney et 32 méharistes du groupe mobile du Hoggar se trouvaient à Aghadès.

Dans la direction de l'est, par suite de l'hostilité des Tebbous, les relations sont moins sûres. Des courriers réguliers ont été installés entre Aghadès et Bilma dès avril 1908 ; ils sont mensuels ; malheureusement, quelques-uns d'entre eux ont été enlevés.

L'oasis de Bilma.

En 1905, le lieutenant Ayasse, du cercle de Gouré, pendant une reconnaissance du côté du Tchad, s'était porté sur Bilma ; il n'y était resté que quatre jours et n'avait fait que visiter l'oasis ; l'heure de l'occupation de Bilma n'avait pas encore sonné.

Ce fut au lieutenant-colonel Lamolle que revint l'honneur de prescrire cette occupation. Elle eut lieu dans le courant de juin 1906.

Bilma se trouve dans la zone d'influence française qui nous a été reconnue par la convention franco-anglaise du 21 mars 1899 ; mais les Turcs ont toujours élevé des prétentions sur cette oasis et en 1906 ils manifestèrent l'intention sinon de l'occuper, du moins d'y planter leur pavillon. Il était nécessaire de les y devancer. Le 15 juin, le lieutenant Crépin, avec 30 tirailleurs méharistes recevait l'ordre de se rendre à Bilma en reconnaissance pour y préparer notre occupation.

Il y arriva au commencement de juillet et y fut très bien reçu par les habitants constamment pillés par leurs voisins, les Tebbous du Tibesti, les Menimeni (Arabes du Kanem) et les Ouled-Sliman.

Le 15 du même mois, le commandant Gadel y arrivait à son tour avec 30 tirailleurs méharistes; il était accompagné du lieutenant Leblond et du docteur de La Jarrige, il amenait 200 chameaux portant six mois de vivres. Son premier soin fut d'effectuer une reconnaissance détaillée de l'oasis qui comprenait une population de 2.000 à 3.000 habitants répartis en dix villages.

Après cette reconnaissance, le commandant Gadel se mit en route vers le nord, dans le but de visiter l'oasis de Djado, située à 214 kilomètres de Bilma ; il avait emmené avec lui, outre son détachement, le lieutenant Crépin avec une dizaine de tirailleurs.

Le 12 septembre il arrivait au village de Djado : là il apprenait qu'une bande de 60 Hoggars armés de fusils à tir rapide campait à 21 kilomètres au nord, au puits d'Orida : il se dirigea vers eux, non dans le but de les combattre, mais pour savoir leurs intentions et leur proposer la paix. Attaqué à l'improviste, il riposta ; un combat acharné s'engagea qui dura deux heures.

Les Hoggars se replièrent, abandonnant sur le terrain 24 morts et 22 fusils. Le commandant apprit plus tard qu'il avait eu affaire à 67 Hoggars auxquels s'étaient joints une vingtaine de Tebbous : tous avaient été blessés et leur route de retour était jonchée de leurs cadavres.

De notre côté nous avions eu un caporal tué, le sergent-fourrier Pacot mortellement blessé, le lieutenant Leblond blessé légèrement et 8 tirailleurs blessés.

Le 29 septembre la reconnaissance rentrait à Bilma. Au mois d'octobre, M. Hausvicher, résident anglais du Bornou, autorisé à rejoindre son poste par la Tripolitaine, nous apprenait que la population commerçante du Fezzan était heureuse de savoir les Français à Bilma ; ainsi, même par les populations musulmanes soumises à la Turquie, l'occupation de Bilma par nos troupes était considérée comme un bienfait.

Le commandant Gadel quittait le 17 novembre l'oasis, après y avoir définitivement installé le lieutenant Crépin et 50 tirailleurs, et gagnait N'Guigmi où il rétablissait le poste.

En 1907, le capitaine Colonna de Leca venait prendre le commandement du cercle de Bilma; cette même année la région de Bilma était créée avec le commandant Mouret pour chef ; en 1908 elle était de nouveau incorporée à celle de Zinder.

Les Tebbous, malgré notre occupation, n'en continuèrent pas moins leurs pillages. Ils enlevèrent à plusieurs reprises, en 1907, des chameaux aux caravanes venues d'Aghadès chercher du sel à Bilma.

En 1908, il se montrèrent encore plus audacieux. En janvier, au nombre de 80, armés de fusils à tir rapide, ils attaquèrent le lieutenant Dromard à l'oasis d'Agadem ; cet officier n'avait avec lui que 2 sergents européens et 17 tirailleurs. Dès le début de l'action, un tirailleur fut tué, il y eut en outre 6 blessés, dont un sergent européen. Après quatre heures de combat, voyant que ses adversaires ne céderaient point, le lieutenant Dromard se jeta sur eux à la baïonnette avec la dizaine de tirailleurs qui lui restaient: les Tebbous alors lâchèrent pied, abandonnant 28 cadavres et de nombreux fusils (1). Cet échec ne les arrêta pas ! En février, ils enlevèrent, à deux jours et demi au nord-est de Djadjidouna, 1.500 chameaux. Le 1er août ils en razzièrent à Faschi 600, au mois de septembre ils pillèrent les Kel-Tafidet, une tribu des Kel-Aïr, et vinrent exercer leurs déprédations jusque dans l'Alakos, et le Damerghou. Enfin, ils menacèrent à tel point l'Aïr que le lieutenant Dario installa sa section montée à l'est du cercle, vers Beurkott, pour les surveiller.

Ces exactions rendent absolument nécessaire une opération militaire contre le Tibesti et le Borkou, séparés de Bilma par 300 kilomètres de désert absolu, dans lequel on ne rencontre que deux puits d'eau potable. Il est peut-être excessif de croire que 150 tirailleurs méharistes suffiraient pour mener à bien cette opération, mais n'avons-nous pas les Touareg de l'Aïr qui n'attendent qu'un signe de nous pour fondre sur leurs ennemis héréditaires.

Avec les Touareg de l'Aïr, armés en partie par nous, les meilleurs éléments de nos sections méharistes d'Aghadès et de Bilma, le succès serait certain et la sécurité serait enfin rendue à toutes ces régions de Bilma, de l'Aïr, de l'Alakos et du Damerghou.

DÉPART DES DERNIERS ÉCHELONS DE LA COLONNE (LES FEMMES DE TIRAILLEURS AVEC LEURS BAGAGES)

Organisation de l'Aïr.

Avant d'étudier comment devrait être organisé l'Aïr, disons ce que pourrait être l'organisation des vastes régions qui s'étendent de l'Atlantique au delà du Tchad et qui comprennent la Mauritanie, le Sahel, le territoire militaire actuel du Niger, le Tibesti, le Kanem et le Ouadeï.

PALMIER DUNE (CAMPEMENT DES AGHALI)

Quelque profondes que soient les dissemblances entre les populations qui occupent ces régions, elles ont cependant deux choses communes : la religion musulmane qui créé entre elles un lien puissant et une mentalité semblable, — la façon de vivre (elles sont presque toutes nomades), qui leur a fait un tempérament et donné des besoins analogues.

L'idée de réunir sous un vaste commandement militaire tous ces territoires nous semble donc logique. Il est évident que ce commandement devra être confié à un haut dignitaire militaire, un général de brigade par exemple, résidant vers Gao, et ne relevant que du gouverneur général de l'Afrique occidentale. Sous les ordres de ce général des colonels commanderaient les territoires militaires : de Mauritanie (Mauritanie et Sahel), de Gao (Tombouctou, Gao-Niamey), du Tchad (Tahoua, Zinder, Aghadès, Bilma et le Kanem).

Enfin, sous les ordres des colonels, des chefs de bataillon commanderaient des régions, les régions actuelles peu modifiées.

Revenons à l'organisation de l'Aïr. L'Aïr est un pays pauvre, sans culture, seul l'élevage des chameaux, des ânes, des moutons et des chèvres y est pratiqué et peut y devenir prospère.

Aghadès n'est plus un grand marché, sauf cependant pour le sel apporté de Faschi et de Bilma qu'on y échange contre le grain importé du Damerghou et du Katsena ; pour les caravanes qui circulent du nord au sud il n'est qu'un point de passage, leurs deux grands marchés sont en effet Tripoli et Kano. Politiquement comme écomoniquement l'Aïr dépend du centre de Zinder : les Kel-Oui obéissent à leur chef, l'anastafidet, qui habite presque constamment Olleloua, dans le Damerghou et est sous les ordres du commandant du cercle de Zinder.

Donc à ne considérer que l'Aïr seul, ce pays devrait ne constituer qu'un secteur du cercle de Zinder, dont la section montée résiderait à Aghadès. Le capitaine commandant à Zinder aurait la haute main sur la politique de l'Asben.

Mais il ne faut pas considérer l'Aïr seul, il faut tenir compte des postes des régions semées d'oasis qui l'entourent et qui s'étendent jusqu'aux confins sahariens de l'Algérie vers le nord, jusqu'au cercle de Gao vers l'ouest jusqu'au Fezzan et à Bilma vers le nord-est et l'est. L'Aïr est un centre d'action vers ces régions, en Aïr seul peuvent être réglées et traitées les questions qui intéressent ces vastes espaces, car c'est là qu'affluent les renseignements, c'est là qu'en dehors de nos tirailleurs méharistes, pourraient s'organiser les goums touareg qui nous permettront d'agir au loin, au Tibesti par exemple.

Nous nous prononçons donc pour l'organisation de l'Aïr en un cercle, mais en un cercle d'organisation particulière, sans la multitude de papiers qui transforment les commandants de cercle en administrateurs incapables de s'éloigner de leur chef-lieu, en un

(1) Grièvement blessé, au commencement d'août 1909, dans un combat contre les Tebbous, où il se conduisit avec son habituelle bravoure, le lieutenant Dromard mourut le 5 août à Bilma, de ses blessures.

cercle nomade. Aghadès ne serait plus qu'un centre de réapprovisionnement, un lieu de repos pour les hommes malades ou fatigués, un poste de liaison entre le commandant du cercle nomadisant en Asben et le commandant de la région ou les autres postes.

Mais le commandant du cercle d'Aghadès

LA SECTION MONTÉE

ne dépendant plus du commandant du cercle de Zinder, il semble qu'il pourrait en résulter, puisque politiquement Aghadès dépend de Zinder, un manque d'unité de direction dans la politique nomade. Cet inconvénient ne peut se présenter. En effet, la principale attribution du commandant de la région de Zinder est la direction de la politique nomade. Il ne peut donc être qu'avantageux qu'il dirige directement celle de l'Asben sans passer par l'intermédiaire du commandant du cercle de Zinder.

Les troupes du cercle d'Aghadès pourraient être réparties de la façon suivante :

1° Dans le poste d'Aghadès, une garnison suffisante pour assurer la garde de ce poste et les relations avec les postes voisins ;

2° Avec le commandant du cercle nomadisant toute l'année en Asben, un détachement de police montée qui lui servirait d'escorte et assurerait la tranquillité dans l'Aïr proprement dit ;

3° Enfin, une section montée nomadisant pendant la saison sèche (janvier-juillet) dans le Tégama, où elle referait ses chameaux tout en protégeant contre les pillards les nomades d'Asben, qui s'y trouveraient alors presque tous avec leurs troupeaux, et qui dans la bonne saison (juillet-janvier) serait disponible pour nomadiser au nord d'Hérouane, sur les routes de Gao à l'ouest, du Fezzan au nord-est, du Tebesti et de Bilma à l'est. A cette organisation simple doit correspondre une administration peu compliquée, une sorte de protectorat. Le sultan, appuyé par nous, verrait son autorité s'affirmer davantage chaque jour, ses tribus propres, il les commanderait par l'intermédiaire de leur chef ; celles de l'anastafidet, par l'intermédiaire d'un chef délégué par ce dernier et agréé par lui. Les chefs des tribus collecteraient l'impôt dans leurs tribus.

Les marabouts rendraient la justice suivant la loi musulmane.

L'organisation serait ainsi simplifiée, les dépenses réduites ; le respect des traditions des tribus des Kel-Aïr, si profondément traditionnalistes, nous vaudrait de ce peuple épris d'indépendance auquel nous laisserions l'indépendance la plus grande, sinon des sympathies du moins l'acceptation de notre autorité, et nous n'en établirions que plus facilement notre domination définitive sur toutes les régions qui s'étendent d'Olleloua, d'In-Azaoua et de Faschi aux confins des cercles de Tahoua et de Gao.

CAPITAINE P.,
de l'Infanterie coloniale.

Nous complétons le résumé de l'intéressante conférence du capitaine P. par le chapitre ci-après, extrait du livre du lieutenant Jean sur les Touareg du Sud-Est.

Dans la société touareg, ceux qui sont libres, ont dépassé l'âge du jeûne (14 ans) et sont parvenus à maturité complète, sont des hommes.

Le jeune homme émancipé par son jeûne, bien que marié, habite encore dans la tente de son père. Il cherche les occasions de témoigner de sa valeur et de son endurance dans les longs parcours et dans les combats à l'occasion. A partir de ce moment il a place dans les conseils de la tribu et son avis est souvent demandé. En un mot il a toute liberté pour mener à sa guise la vie *d'entière liberté.*

De plus en plus, l'Imrad atteint le degré de perfection qui le fait ressembler au Touareg. A s'y méprendre c'est le même homme, ce qui suffirait à défaut d'autres preuves à révoquer en doute l'austérité des mœurs qui a été prêtée aux Touareg ; il a mêmes habitudes, mêmes inclinations, même morgue, même fatuité.

Le captif seul diffère. Jusqu'à sa mort il est l'humble être de la plèbe, toujours courbé et malmené, n'ayant pas conscience d'une condition meilleure, arrivant par passivité et sans idée de responsabilité à exécuter pour son maître le bien comme le mal.

Les Touareg dans lesquels nous devons confondre les Imrad, sont très fiers. Ils n'acceptent pas sans protester l'appellation de Touareg que les Arabes leur ont donnée et qui les met en regard de ceux-ci dans une situation morale d'infériorité : « Nous sommes un peuple aussi ancien que les Arabes disent-ils ; nous sommes aussi près de Dieu qu'eux, aussi croyants et de noblesse et de courage au moins égaux, bien que moins riches et moins blancs. Notre langue est plus belle que la leur. »

Ils ont physiquement de grandes distinctions. Grands, élancés, regard pénétrant, chaud, profond et doux, attaches fines, port majestueux, démarche élégante, l'on ne peut les confondre avec les autres hommes de même couleur, si ce n'est les Songrhay. La plupart sont franchement noirs, mais ils ont les cheveux lisses bien que les portant coupés ras. Quelques-uns sont plus blancs, les Kel-Férouan, les Igdalen, les Kel-Rharous, Hoggars et Kel-Fadeï par exemple ; ceux-ci portent en général de longs cheveux ondulés d'un noir luisant et très sombre. Ils se distinguent d'ailleurs par leur particulière sauvagerie, se montrent le moins possible, ne laissent jamais voir leurs femmes, sont constamment prêts à s'envoler.

Leurs yeux sont allumés d'une étincelle : intelligence, désir, défiance, cupidité, énergie ? La figure est masquée par le litham qui ne laisse voir que les prunelles, la moustache est rasée, la barbe est longue.

Dans leurs tribus, ils sont maîtres absolus. Ils vivent en régime de féodalité et on conçoit qu'ils n'aient pas de peine à s'ériger en seigneurs sur les captifs abêtis qui les font vivre ; ils sentent à ce point leur supériorité sur eux qu'ils n'ont pas l'humanité de les considérer comme des hommes.

Leur moralité est très corrompue. En dehors de leurs épouses, ils respectent les femmes de leur race, mais ils prennent toutes les autres au hasard des rencontres. La prostitution n'existe pas ou du moins n'est pas organisée en Aïr ; mais Ingal, Teguidda-les-Salines, quartiers généraux des tribus insoumises, regorgent de concubines qu'y ont installées les nobles de ces tribus. Agadez en recèle aussi un nombre considérable, les villages haoussas également et les passages occasionnels (ou les déplacements volontaires) des Touareg dans ces gîtes hospitaliers sont marqués par des désordres où les lois naturelles ne sont pas toujours respectées et où s'accuse le goût de joies grossières et brutales.

Ils sont bons pour leurs femmes dont ils subissent l'ascendant sans toutefois le reconnaître, faibles pour leurs enfants qu'ils façonnent à leur image, timides devant les marabouts, implacables pour leurs ennemis moins forts, désordonnés dès qu'ils sortent de leurs tentes, passionnés pour les sports qui leur sont habituels et pour leur outillage de route et de guerre, endurants et entraînés, grisés par l'espace dès qu'ils sont sur

ARRIVÉE DU CHARGEMENT D'UN CONVOI DE MIL AU POSTE D'AGHADÈS

leur méhari, le bouclier et le sabre au côté, la lance au poing.

Chez eux ils vivent à part, mangent seuls, se réunissent en clans plus ou moins nombreux entre gens qui se jugent de même valeur, de même noblesse et se sentent animés de mêmes convoitises.

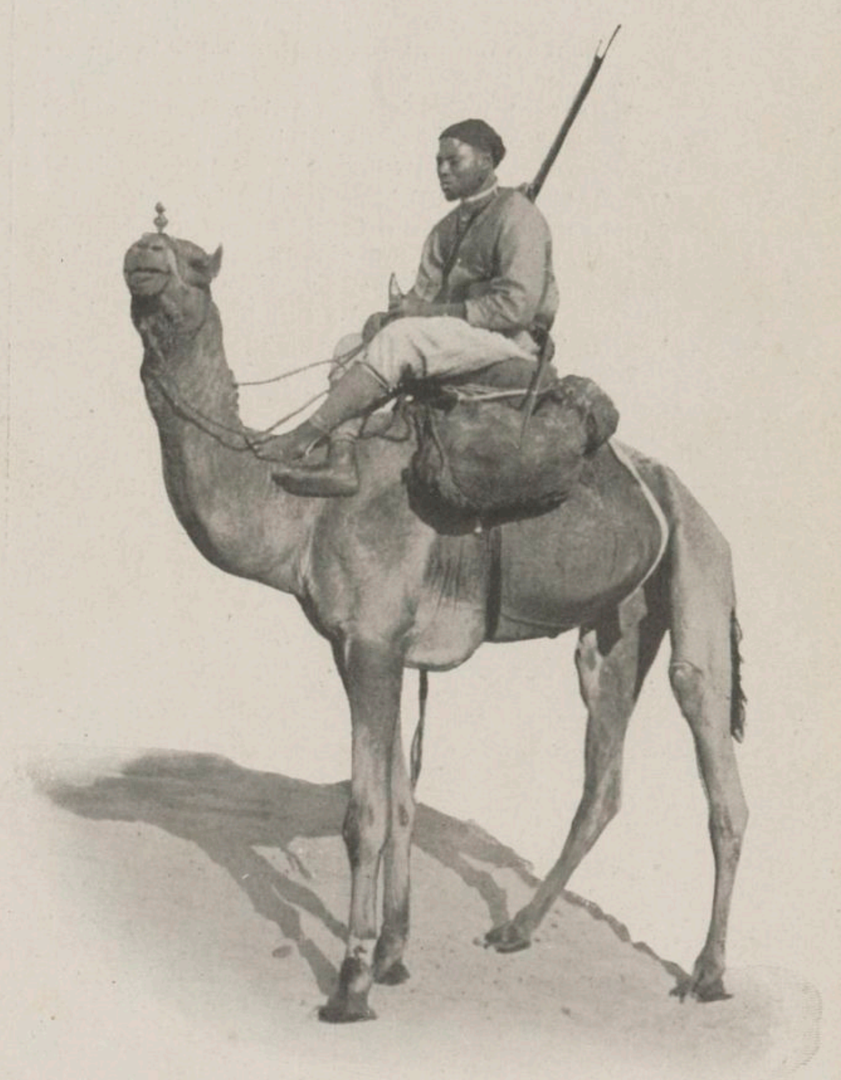
D'autorité, hors celles de leurs décisions prises en commun, ils n'en connaissent pas.

Ils ont leur service d'informations, leurs mouchards aux bons endroits, leurs vedettes dans toutes les directions d'où pourrait venir une surprise.

Tout étranger qui se présente est reçu l'arme à la main, en défiance hostile et doit offrir des garanties avant de recevoir l'hospitalité. Réfractaires à tout progrès, manifestant leur haine ou la tenant cachée devant un infidèle, ne pouvant supporter la moindre menace, ils s'apprêtent vite pour la résis-

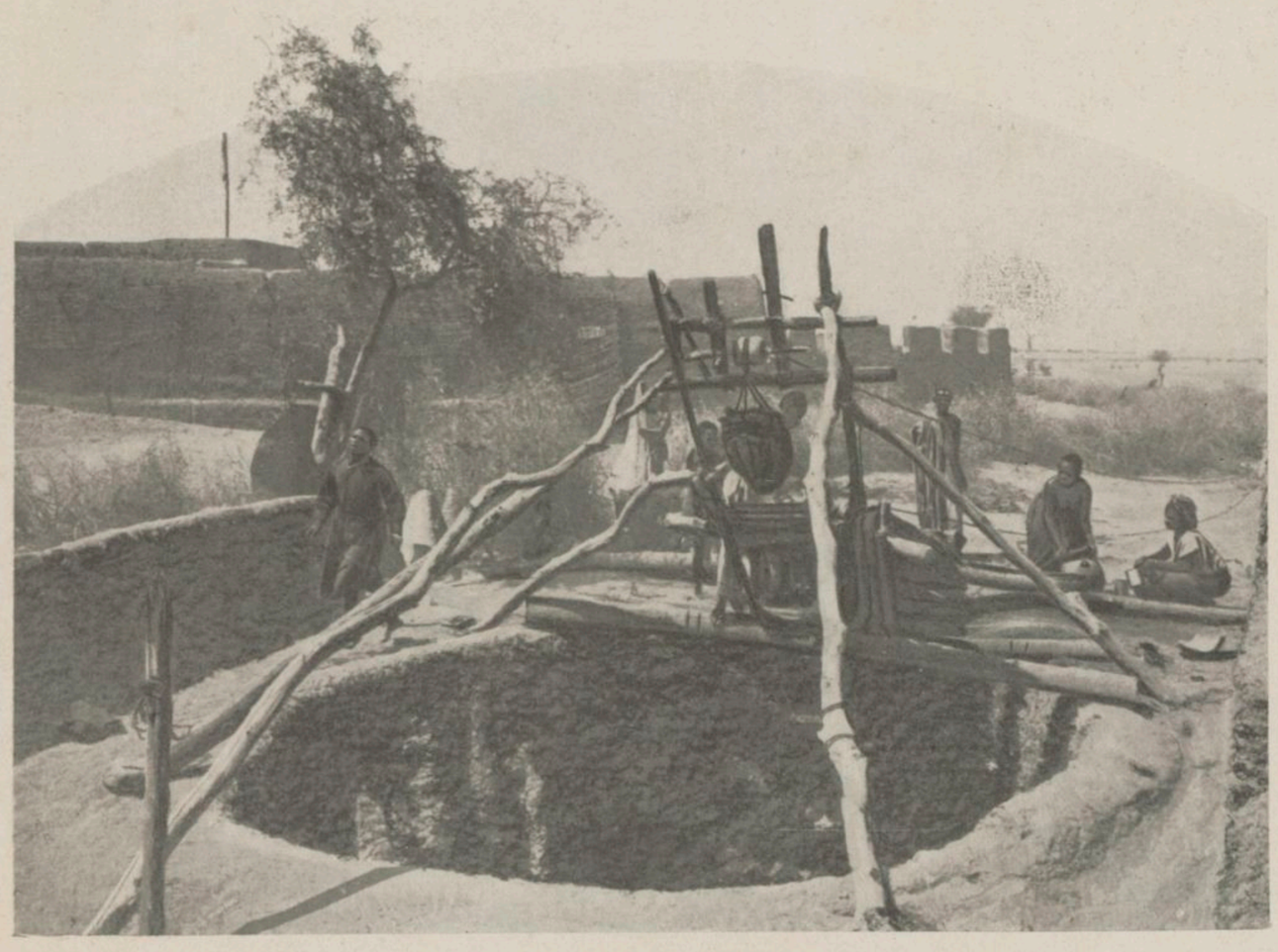
1. FEMME HOGGAR. — 2 et 3. FEMMES KASKAZAN. — 4. EL HADJI MOUSSA ET UN DE SES COMPAGNONS. — 5. FEMMES HOGGAR. — 6. EMPLOYÉS DU POSTE

CASES DANS LA PALMERAIE D'HEROUANE



MÉHARISTE EN SELLE (TENUE DE ROUTE)

tance et prennent l'offensive s'ils croient être les plus forts.



LE PUITS DU POSTE D'AGHADÈS

Devant les Français, leurs entreprises n'ont pas eu de succès. Trop confiants en eux-mêmes ils ont couru à l'attaque de la mission saharienne, de la mission Péroz : les commandants Lamy et Gouraud les ont mal reçus. L'honneur a été satisfait, mais ils sont rentrés chez eux battus, tremblants de peur et fascinés par toute expression de notre force.

Ils ont des ruses, savent faire le vide, pousser en avant leurs factotums, frapper par derrière et à coup sûr ; à défaut de victoires sur le front de bandière ils se contentent d'un assassinat et ne peuvent résister à la tentation d'en commettre à l'occasion. Devant nous, à front découvert, leur mentalité est passive, vaguement accessible à l'idée du devoir, mal définissable.

Il ne faut pas les calomnier, les flageller, surtout si on les prend intrinsèquement dans leur royaume du désert qui est leur véritable élément, des épithètes de traîtres, voleurs, fourbes, menteurs, du poids desquelles on les a trop généralement accablés. Ils sont tout cela mais avec l'étranger, avec nous intrus, avec le marchand arabe qui leur a appris en les frustrant à se tenir en garde.

D'autre part, il serait aussi injuste de les considérer comme des héros surprenants, vibrant aux pensées glorieuses : les comparer aux Touareg du Nord, à ceux qui luttent vraiment et mettent des compagnies entières en péril comme à El-Moungar, serait une erreur.

Sans règles fixes, ce sont des esprits défiants, timorés, primitifs. D'un caractère à la fois téméraire et craintif, ils subissent la destinée, apparemment aussi faciles à entraîner à la révolte qu'à pousser à la servitude. Dans le fond ils sont très réservés. Ceux que les relations commerciales nous ont fait connaître dès le début, nous ont donné une impression qui ne pourrait se confondre avec celle qui se dégage du caractère que nous venons d'analyser et qui ne doit s'entendre que du Touareg vu chez lui et loin de nous. En Aïr, nous les avons pénétrés plus intimement et avons dû mettre en doute leur réputation de noblesse.

De la caractéristique que leur prête la légende, nous n'avons trouvé de signes révélateurs que dans un maintien déhanché et las, qu'affectent en l'exagérant des êtres vulgaires, hautains et armés. Ils nous ont fourni tout ce que nous avons demandé lorsque par curiosité et par crainte ils nous ont approché ; mais mirage que leurs promesses, finie leur intrépidité lorsqu'une mise à l'épreuve nous a conduit à faire l'essai de leur valeur.

Devant la représentation de leur responsabilité, ils n'ont été animés que de crainte et ont toujours rampé comme chiens devant fouet levé. Ils se sont présentés comme des figurants, des fantoches en représentation, observant leur maintien, corrigeant leur toilette, soignant leur entrée et déposant leurs armes avec un grand geste de cabotin, tendant la main sans sincérité. Quand leur audition n'a pas été immédiatement possible, ils sont allés l'attendre devant la porte, en se vautrant dans le sable et prodiguant les poignées de main au tirailleur de planton. Dans les discussions rien n'a révélé chez eux des sentiments élevés, rien n'a paru retenir particulièrement leur attention que le cadeau toujours mendié, conclusion et objectif seuls en compte pour eux.

Après le départ leur indifférence s'est d'abord manifestée. Les manquements à leur parole ont suivi, les preuves aussi de leur manque de courage et de naturelle contenance. Ils n'ont pas en outre manqué une occasion de prouver que voler, piller, tuer, sont pour eux choses si naturelles que la sérénité de leur conscience ne saurait s'en troubler.

PUITS DANS LA PALMERAIE D'HEROUANE